



PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

MODES.

IL est des semaines où pas une légère nouveauté n'apparaît dans les modes. Ce sont des jours de stupeur, de stagnation, où l'imagination même ne sent plus la possibilité de créer ou de combiner une simple innovation. — Rien chez les modistes, rien chez les couturières, rien dans la toilette des femmes les plus dévouées au luxe et aux caprices du jour. — Ce sont de ces instans où il faut parfois laisser sa plume en repos, plutôt que de l'exposer à rendre des comptes inexacts. — Ainsi nous avons vu s'écouler la semaine dernière. Des préparatifs de costumes de campagne ont absorbé toutes nos élégantes. Ces costumes se réduisent en peignoirs de tous les genres. — Beaucoup en jaconas blanc, avec une petite valenciennne autour des ourlets et des pélerines; puis des mousselines peintes, des foulards, etc., tout cela à double pélerine, et ayant des jupons d'une largeur immense.

— Les pailles de riz sont plus nom-

breuses que jamais. Les modistes les décorent et les taillent par douzaine, tous les jours. On leur donne depuis la forme capote la plus modeste, jusqu'à la coupe la plus élégante. Les pois de senteur et les œillets font de charmans bouquets pour les garnir.

— Trois roses de nuances différentes sont aussi un genre d'ornement très-distingué.

— Beaucoup de petits voiles en dentelle noire, à doubles mailles croisées, se portent en négligé.

— Même sur des robes en mousseline on voit des garnitures en dentelle noire.

— La mousseline de laine s'adopte partout et pour tout; ce tissu présente des dessins de tous les genres : grecs, tures, égyptiens; puis toutes nos colonnades et nos bouquets inventés à Paris, et exécutés dans nos plus fameux établissemens.

— Lyon confectionne dans ce moment nombre de riches étoffes pour l'hiver. Il paraît que nous verrons encore des dessins

extraordinaires, et des articles de haut prix.

— Les bottines se portent de préférence à toute espèce de chaussure.

— La manie des pantoufles se soutient. On ne peut se figurer la multiplicité de dessins et de genres de tissus que l'on emploie pour cet usage.

— On a fait des parasols dont le dessus était entièrement couvert en blonde noire, doublé en taffetas de couleur, et montés ivoire et or.

LA BLANCHISSEUSE

DE BOULOGNE.

..... Je suivais du regard
Une jolie enfant; l'œil bleu, la taille fine,
La figure riieuse et quelque peu mutine.
.....
Et jouant, après tout, on ne peut mieux l'amour;
Pour elle, elle savait s'en tirer à merveille.
Elle était là, riant, causant, prêtant l'oreille;
Payant un doux coup-d'œil par un autre coup-d'œil;
.....
Et puis levant sa tête, et souriant au comte,
A l'artiste, au baron, si bien qu'au bout du compte,
Elle avait su garder quelque chose pour tous,
Et que nul ne pouvait de l'autre être jaloux.

MARINIER.

Écoutez l'histoire que je vais vous raconter; écoutez-la bien, car elle est toute simple, toute vraie; je n'y mettrai point d'imagination. Vous n'aurez qu'un souvenir.

« Elle avait à peine dix-huit ans, la jeune fille, lorsqu'on la rencontrait s'acheminant vers Paris, avec sa tournure alerte, son minois agaçant, et ses deux beaux bras blancs qui soutenaient sur sa tête une corbeille remplie de mousseline, de batiste, de dentelle, tout fraîchement repassées, plissées, tuyautées; car Marie était une jolie petite blanchisseuse des environs de Boulogne, et, tant qu'elle le pouvait, elle venait à la grande ville apporter le linge que sa vieille tante confiait à sa vi-

gilance. Quelquefois elle rentrait bien tard de ses courses, et alors elle essayait une petite réprimande, oubliée à la première occasion, et reçue de nouveau avec la même légèreté, la même insouciance pour l'opinion publique, enfin avec un mélange d'enfantillage et de philosophie, qui, dans toute autre classe eût fait une femme distinguée, et qui dans le monde de la pauvre Marie n'offrait qu'un double défaut, une singularité défavorablement appréciée.

« Bah ! disait en riant la jeune enfant, pensez-vous que vos longs sermons et toutes vos doctrines sur la morale puissent prévaloir sur le charme que m'offrent les fêtes de village, les fantaisies de ma toilette, les jeux, les danses, et surtout ces promenades si douces, si intimes, qui me font oublier l'heure et le monde, quand c'est Charles qui est auprès de moi, me donne son bras, et me répète que je suis la plus jolie fille du canton, et qu'il ne cessera jamais de m'aimer.

— Mais, vous aimer, c'est vous perdre, lui répétaient gravement les plus vieux moralistes du pays. Vous aimer, lui, d'un rang supérieur, et qui ne pourra jamais vous épouser; c'est vous tromper, c'est vous trahir, vous dis-je.

— Nenni, nenni, interrompait la jeune fille; il ne me trompe pas le moins du monde, car je sais tout comme lui qu'il ne peut pas m'épouser; mais moi, je sais que je ne me marierai pas avec un autre, et que je puis lui donner tout ce que j'ai de jeunesse, de bonheur, de beauté. Laissez-nous donc passer ainsi nos belles années, sans sacrifier au *qu'en dira-t-on* les seules jouissances qu'il nous est permis d'éprouver. Après tout, ne sommes-nous pas heureux? et bien! être heureux, c'est vivre, c'est comprendre pourquoi nous sommes créés, pourquoi je suis jeune, belle, aimante; pourquoi nous nous sommes rencontrés; et moi, je sens qu'il n'est pas de raisonnement ni de menace qui puissent m'empêcher de voir et d'aimer

Charles aujourd'hui, demain, après-demain encore, et enfin tant que nous aurons du plaisir à nous voir et à nous aimer. »

Et l'irrévérencieuse Marie, en finissant ses beaux discours, secouait ses doigts en les claquant comme si elle eût joué avec des castagnettes, arrangeait le nœud de ruban rose placé sur son bonnet, et s'avavançait vers la fenêtre pour regarder si elle n'apercevait pas au loin son bien-aimé Charles.

D'autres fois, légère et coquette comme si elle eût été élevée dans les salons de Paris, elle s'amusait à exciter la jalousie de son amant, en faisant l'étourdie près des autres jeunes gens du pays. Elle se parait avec soin, se rendait agaçante, et cherchait à multiplier les hommages autour d'elle. Lorsqu'on voulait lui faire quelques observations sur tant de légèreté, elle secouait la tête en riant, et, alerte et folâtre, elle retournait à de nouveaux plaisirs. « Tout cela m'amuse, répondait-elle gaiement, et le tems de la jeunesse est trop court pour que je le rembrunisse par la plus simple privation. Advienne l'âge mûr, nous verrons; mais, en attendant, plaisirs et frivolités! »

Avec cette gaie devise, elle menait joyeuse et douce existence; elle animait par sa présence tous les lieux où se trouvaient ses compagnes, et les jeunes garçons tous prêts à l'aimer, et qui guettaient le premier jet de son inconstance envers Charles, pour briguer sa préférence; car elle-même traitait son amour avec une si aimable folie, qu'on ne pouvait y voir qu'un caprice qu'un nouveau caprice anéantirait. Charles aussi, peut-être, dans le fond de son cœur ne comptait pas beaucoup sur la fixité de cette légère jeune fille; mais elle était si jolie, si gaie, si amusante, qu'il ne cherchait qu'à prolonger cette piquante liaison.

Mais sous cet être, qui paraissait si futile, si volage, qui semblait glisser sur la vie et échapper à toutes les influences

de la raison et de la sagesse, sous cet être sur lequel nul n'aurait compté, était cependant un cœur de femme; cœur plein de dévouement, d'amour et de fortes résolutions; cœur absolu, qui envisageait la mort comme le plaisir, pensant qu'il ne devait compte au monde ni de l'un ni de l'autre.

Par une des belles soirées de ce dernier printems, toutes les jeunes filles de Boulogne et l'élite des garçons du pays, célébrèrent les premiers ombrages du bois, une de ces parties bruyantes, animées, où l'esprit est si vivement agité, que pas une émotion, un souvenir, ou même un désir ne trouve à se placer. Ce ne sont que des rires, des courses, des rondes folles et précipitées, des rubans qui volent au vent, des bijoux qui se brisent, et des jolis cous de filles sur lesquels viennent se froisser des branches d'épines qu'on n'a point le tems d'écarter; mais tout cela plaît, tout cela amuse, et pour se séparer, il faut que la nuit soit tombée, il faut qu'il n'y ait plus une fleur qu'on puisse encore apercevoir, pas un regret à laisser en arrière.

Ce moment était arrivé. Chacune des jeunes filles accepte le bras qui doit la reconduire au village, et lorsque l'heure de la séparation générale fut sonnée, on voulut, pour conclure une si gaie réunion, que les jeunes filles permissent à leurs compagnons de les embrasser en leur disant adieu. A Marie seule il prit la bizarre pensée de refuser le baiser de Charles; sans raison, sans motif aucun, elle s'opiniâtra dans cette nouvelle fantaisie; il eut beau prier, solliciter, se fâcher, le baiser ne fut point accordé. « Il n'y pensera que plus long-tems, » se dit la coquette Marie; et elle s'en fut se coucher, ne pensant plus à rien au monde.

Le lendemain, lorsqu'elle fut éveillée, elle passa sous les fenêtres de Charles. Les contrevents étaient encore fermés. « Ab! il dort bien tard, se dit-elle, cela prouve que mon refus ne l'a pas désespéré

au point d'abrèger son sommeil. » Et elle s'en fut à Paris, le pas leste et le cœur tout joyeux, comme un enfant qui va prendre un nouvelle récréation.

Mais vers le soir, lorsqu'elle revint, elle n'aperçut pas Charles s'avancer à sa rencontre, elle détourna plus d'une allée du bois, avec la pensée qu'elle allait peut-être le trouver là, tout près d'elle. Ce fut toujours une vaine espérance, Charles ne parut point; et, piquée à son tour, elle se promit de l'éviter tout le lendemain.

Ce plan ne lui fut que trop facile à exécuter, car nulle tentative ne vint ébranler ses résolutions. Elle ne reçut pas les témoignages d'un regret, ni d'un reproche, et trouvant cette fois la leçon trop sévère, elle accusa Charles de susceptibilité, de rancune, de fâcheux caractère, etc., et se mit à chercher de son côté par quel moyen elle lui ferait expier cette trop longue boutade.

Un jour entier s'écoula encore dans cette situation. Marie ne savait plus que penser. Pour la première fois son front devint soucieux, et involontairement elle s'en fut vers la maison qu'habitait Charles.

Devant la porte une religieuse et une femme du pays causaient ensemble. « Pauvre jeune homme, disait l'une; il va passer une bien mauvaise nuit! gare le lever du soleil! — Il a payé cher, répondait l'autre, sa dernière partie de plaisir! Lorsqu'il courait et s'amusait l'autre soir avec sa belle Marie, il ne se doutait pas que c'était peut-être pour la dernière fois! Mais aussi, avait-il chaud à ce moment-là! Je voyais l'eau ruisseler de son front, et je me disais, en le voyant passer: Qu'il prenne garde à une transpiration arrêtée, une fluxion de poitrine, et la mort... Je devinais trop juste, hélas! »

Marie ne put en écouter davantage: la foudre venait de tomber sur sa tête. Elle était pétrifiée, anéantie de douleur et de remords! Elle s'approcha des deux femmes, qui ne lui confirmèrent que trop ce qu'elle avait entendu: ce fut son

dernier arrêt. Elle supplia qu'on lui permit de monter auprès de Charles, de le soigner, le veiller, ne plus le quitter; mais cette grâce lui fut refusée. La mère du malade était auprès de lui, et il n'était pas dans les convenances de l'admettre en sa présence. *Les convenances!* ce mot auprès de l'agonie et de la mort! *Les convenances!* mot froid et sec, créé pour pallier les erreurs de la société, et que l'on venait dans cet instant appeler devant l'éternité! Ironique outrage fait aux angoisses d'un cœur qui souffre en demandant merci! *Les convenances*, répète-t-on à Marie, et Marie tombe évanouie sur le seuil de la maison!

Dès cet instant il fut impossible d'arracher Marie du seuil de cette fatale porte. Sa volonté immuable, lorsqu'il s'agissait des plus douces joies, devint bien plus puissante dans la force de sa douleur. Ses parens vinrent se mettre à ses genoux pour la conjurer de les suivre; elle les repoussa froidement; ses amis voulurent l'avertir que sa conduite ferait scandale; elle leur sourit avec dédain. On vint la prier, de la part même de la mère de Charles, de se retirer; une expression de mépris fut toute sa réponse. La nuit la surprit, et elle ne s'éloigna pas davantage. Le lendemain matin, on la trouva transie, pâle, mais non pas abattue. Elle accepta quelque nourriture, parce que, disait-elle, elle voulait conserver des forces tant qu'elle en aurait besoin. « Voyez-vous, disait-elle, avec un sourire déchirant, il doit passer par-là, mon Charles, et je le verrai encore. Je m'approcherai de lui, et je lui donnerai le baiser que je lui ai si durement refusé l'autre soir: il me pardonnera alors... » Et la pauvre créature croisait ses bras sur sa poitrine, s'asséyait sur la borne, et, dans cette attitude résignée, elle ne voyait et n'entendait que ce qui se rapportait à Charles. Trois jours et trois nuits se passèrent sans que rien pût la tirer de cet état de stupéfaction qui recérait les plus horribles souffrances. Elle ne répandait pas de larmes, et arrachait des pleurs à tous.

Le quatrième jour, dès le matin, une grande agitation se manifesta dans toute la maison. Les allées et venues se multiplièrent; on ouvrit les fenêtres; on courut au dehors chercher de prompts secours; et les mots : « Il se meurt » parvinrent au cœur de Marie; alors un désespoir presque frénétique s'empara d'elle. « Je veux le voir, s'écriait-elle; je veux lui dire adieu; il me demande, je le sais; il me désire auprès de lui, et c'est vous, cruels, qui refusez sa dernière volonté! Vous me repoussez quand lui m'appelle! Quand il vous dit : Laissez-la s'approcher de moi; laissez-moi l'entendre, la regarder encore; car je sens qu'elle arrêtera la mort qui est là prête à me saisir. Oui, il pense tout cela, mon Charles, mon bien-aimé Charles! il me nomme sa tendre amie; il me rappelle nos douces promesses; il me reproche d'hésiter.... Viens, viens, dit-il, tu me dois ton dernier baiser! Viens me dire adieu, je t'attends!... » Et, dans cette espèce de cruel délire, la pauvre fille, surmontant tous les obstacles, se précipita dans la maison sans rencontrer une main qui eût cette fois le courage de l'arrêter.

Arrivée au pied de l'escalier, elle y fut arrêtée par un corps inanimé que l'on portait avec effort. C'était celui de la mère de Charles, qui, évanouie pendant l'agonie de son fils, venait d'être enlevée pour toujours d'auprès de lui. « La voilà donc, s'écria Marie, avec un horrible sourire, la voilà celle qui m'a repoussée; celle qui a refusé au mourant sa dernière prière, et, à la malheureuse qui gisait sur sa porte, un regard de pitié! Oh! pourquoi est-elle dans cet instant muette et insensible! Pourquoi ce sommeil qui engourdit ses douleurs? Pourquoi ne souffre-t-elle pas elle? Elle, femme sans cœur et mère sans bonté!... Mais le Ciel est juste, et le dernier mot de Charles sera pour moi!... » Puis, escaladant l'escalier, elle s'arrête devant une porte restée entr'ouverte. Ce doit être celle qu'elle cherche : elle va la franchir; son pied est déjà sur le seuil,

lorsque soudain elle recule, fremit, baisse la tête, et ses regards, un instant auparavant brillants de douleur et de passion, deviennent humbles et pleins d'un pieux recueillement; ses genoux s'inclinent vers la terre; ses mains se croisent et ses lèvres balbutient une prière divine..... C'est qu'elle vient de se trouver en face du Dieu qui régit tout; du Dieu qui condamne et pardonne; du Dieu qui, à l'heure de la mort, vient promettre le ciel aux âmes vertueuses et absout sur la terre la pécheresse qui pleure.

Ce que n'avaient point fait les hommes, le ministre sacré l'obtint de Marie. La vue subite du prêtre qui vient de porter à Charles les dernières paroles de paix, la trouble et l'élève au-dessus de sa douleur. Elle est à genoux devant lui, frappée comme à la vue d'un ange qui maîtrise son âme, et lui apprend qu'il n'est plus de relations terrestres à attendre de celui qui va mourir. *Sortez, ma fille*, lui dit le prêtre, d'un ton grave. Et Marie se relève, et sort sans détourner la tête, et sans lever les yeux. Elle obéit à la voix d'en haut, et n'a pas même la pensée d'un regret.

Mais lorsqu'elle fut plus loin, et que cette impression presque fantastique commença à s'effacer, la douleur vient filtrer plus amère dans son cœur. Elle se représenta tout ce qu'elle venait de perdre, et crut sentir le dernier sourire de son ami passer froid et léger sur sa poitrine; il sembla lui communiquer la mort, lui révéler un dernier désir... « Ah! je te comprends, dit-elle, comme si elle eût pénétré un songe mystique, je te comprends et te rends grâce!... »

Marie retourna chez ses parents. Ils étaient tous rassemblés n'osant penser à elle. Leur étonnement fut grand lorsqu'ils la virent paraître presque calme, le front serein, et lorsqu'ils la virent s'asseoir au milieu d'eux et les entretenir presque froidement de la mort de Charles. — Elle relatait toutes les circonstances qui lui en

étaient parvenues, énumérait les qualités qui l'avaient fait aimer, et calculait quelles auraient été les chances de sa vie. Puis, elle repassa vivement quels avaient été les derniers plaisirs dont ils avaient joui ensemble, et s'attendrit au souvenir du baiser qu'elle lui avait refusé lorsqu'ils se séparèrent pour toujours ! A cet instant le son des cloches ébranla la maison... Chacun comprit. — Marie s'arrêta et devint blanche comme un linceul. Elle regarda la pendule. « En mourant d'ici à trois heures, je puis encore être enterrée avec lui..... ou *auprès de lui*, » dit-elle en essuyant une larme, la première qui eût troublé ses yeux. « Car, ajouta-t-elle, ils ne voudront pas permettre qu'une pauvre fille soit ainsi déposée dans le même cercueil que Charles ; cela ne serait pas dans les *convenances*, et pourtant, oh ! Combien il m'aurait aimée, là, à ses côtés, mon bon ami !... N'importe *auprès* du moins.... *auprès*, n'est-il pas vrai, mes chers parens ?.... » Et Marie se leva, et s'en fut dans sa petite chambre toute haute, toute isolée, mais où personne ne chercha à la suivre, car on craignait d'irriter sa douleur en voulant l'interrompre, et ses derniers mots surtout faisaient redouter de provoquer une scène de désespoir.

Chacun même s'en fut à son travail ; que faisaient les pleurs d'une jeune fille amoureuse, dont les étourderies avaient mérité bien plus de blâme que d'intérêt. « Et après tout, disaient même quelques-uns, Dieu sait comment tout cela aurait fini ! *peut-être est-ce un bonheur pour elle !* »

Mais lorsqu'au soir, en rentrant, on ne vit point Marie dans la maison, lorsqu'on ne l'entendit point répondre à son nom, plusieurs fois répété, on monta à sa chambre. La porte en était fermée. On l'enfonça. Ce fut alors qu'on put juger cette jeune fille au cœur volage, aux propos légers, et à la folle conduite. Marie, étendue sur son lit, la tête penchée au-dessus d'un brazier qui fumait encore faiblement, avait bien calculé que *dans trois heures*

elle serait morte. La pauvre créature n'avait pas dû éprouver une plus longue agonie. Et alors belle et touchante, sous les ombres de la mort, elle semblait réclamer l'exécution de ses derniers desirs. Sa main était posée sur son cœur, et ses lèvres entr'ouvertes semblaient avoir articulé pour dernières paroles : « *Auprès de lui ! ! !* »

Le lendemain deux convois s'acheminaient vers le cimetière de Boulogne. Arrivés au champ du repos les tombes se séparèrent. L'une fut transportée, au milieu des chants funèbres, sous de pompeux obélisques et des grilles dorées.... l'autre fut portée silencieusement du côté opposé et jetée dans la fosse commune....

Pauvre Marie !...

C. T.



L'ÉGLISE DE SAINT-BERTIN.

Vieille et noire ruine, encore debout au milieu de tant de ruines couchées, s'élève la tour de Saint-Bertin.

Enfant, elle était mon but de promenade à Saint-Omer, alors le temple gothique dont elle faisait l'ornement existait encore presque en entier, ses colonnes et ses galeries montaient encore majestueusement dans l'espace, et paraissaient d'autant plus grandioses, que le toit enlevé sous le régime du consulat les laissait exposées à toute la clarté d'en-haut.

Abandonnée pendant la terreur, la destruction de ce magnifique monument recommença en 1802; la couverture de plomb fut le premier appât qui attira les vandales de cette époque, mais au moins ils respectèrent le reste de l'édifice, et toute la maçonnerie fut conservée.

Situés au milieu d'une esplanade entourée de petites maisons et de jardins, ces restes vénérables trouvèrent de la sympathie chez nos voisins d'outre mer. Admirateurs passionnés de l'architecture du moyen-âge, les Anglais accoururent en foule, et l'église de Saint-Bertin, dont les bonnes femmes du pays racontaient à leurs petits-enfants les merveilles dorées, se trouva de nouveau environnée de curieux et de dessinateurs.

Cette espèce de pèlerinage dura jusqu'à la révolution de juillet; ce moment où le peuple en courroux enterra sous un tas de pierres un grand nombre de ruines gothiques, sous le prétexte de donner du travail aux ouvriers; le conseil municipal jugea convenable de faire sauter avec de la poudre la presque totalité de l'édifice, ne laissant qu'une petite partie destinée à soutenir la tour.

Après huit années, j'ai revu ce Saint-Omer qui me rappelait tant d'agréables

souvenirs d'enfance, cette cathédrale avec sa campanule élégante, son grand dieu de Térouanne, épouvantail des marmots, ses tombeaux à demi brisés, ses chapelles à grilles de marbre; j'ai revu l'église des jésuites, ses deux tours latérales et son pignon de briques si élevé; j'ai revu l'hôtel-de-ville décrépit, la construction massive de l'ancien séminaire; mais tout cela n'était plus rien pour moi; Saint-Bertin! je le désirais, je le voulais.

Je cours!

Le portail masqué par un utile, mais sale abattoir; la tour ébranlée à laquelle pendaient encore quelques fragmens de dentelures et d'arceaux, soutenue par un ignoble éperon de pierres blanches; le sol sillonné par la mine, couvert de dalles brisées, et de restes de colonnes; les tombeaux des moines violés, et leurs ossements épars dans la plaine; des morceaux de cercueil, des calices de plomb, des patènes, derniers gages de la vie, laissés aux morts; tout cela perdu, dispersé, grand Dieu!

Une seule colonne restait debout, là où était autrefois le chœur, immobile, après avoir résisté aux efforts du tems et des hommes, elle semblait narguer ses ennemis.

O colonne! que nous dirais-tu, si le Ciel t'accordait un instant la parole? Ta voix sonore hurlerait des chants d'église, des soupirs profanes, et, pour terminer, des malédictions!

Saint-Bertin! j'ai pleuré sur tes ruines; j'ai maudit, comme ta colonne, ceux qui n'ont pas compris toute ta poésie. Ah! c'était bien la peine, dans ce siècle d'utilité et de positivisme, de jeter bas l'ouvrage de tant d'années, pour en retirer quelques pierres bonnes tout au plus à relever les chemins défoncés par l'hiver!

Et cette tour qui demeure là, menaçante, comme pour se venger de ceux qui ne l'ont pas respectée, la pluie et l'humidité suintent à travers ses murs, comme des larmes de désespoir, ses fondemens

sont disjoints par l'explosion. Eh bien ! elle tombera un jour ; des hommes, des bestiaux, des maisons, des monumens publics seront écrasés par ses débris vengeurs !..... Ah !.....

Adieu, adieu, antique abbaye ! accepte ce souvenir d'un ami dont tu as vu l'enfance, qui t'a chérie comme une mère, qui a déploré ta perte !

Adieu !.....

CHARLES L.

Album.

Les arts, les sciences, toutes les célébrités, ont aujourd'hui leur culte en province comme à Paris. Le 25 août, l'anniversaire de la ville d'Arras, pour Turenne, sera célébré par une exposition d'objets d'arts et d'industrie de tous genres. Les ouvrages des artistes de tous les pays y seront admis. On y verra les produits industriels provenant des départemens du Pas-de-Calais, du Nord, de la Somme et de l'Aisne.

— La maison qu'habitait autrefois Boccace vient d'être achetée par une dame nommée Lenzoni. Pour rendre les honneurs au souvenir du poète, elle a fait placer son portrait en pied, dans la chambre qu'il occupait. Dans un cabinet richement décoré en bibliothèque, sont réunies toutes les éditions des ouvrages de cet auteur célèbre. Une vieille gouvernante, qui oc-

cupait cette chambre, fit tomber, par hasard, quelques planches qui lambrissaient le mur, et trouva le trou rempli de manuscrits qu'elle s'empessa de jeter au feu, par un sentiment de prudence. Lorsqu'on ouvrit le tombeau de Boccace, à Certaldo, il y a quelques années, on y trouva quatorze manuscrits sur vélin, dont on n'a jamais connu la destination.

— Dans divers cercles de Londres, on s'est entretenu de la mésaventure arrivée à Paganini, à l'occasion du système intéressé qui dirige toutes ses actions. Le docteur Halliday, directeur de la maison de Bedlam, aurait prié le célèbre artiste d'employer la puissance de son talent pour rappeler à la raison un fou appartenant à l'une des plus grandes familles de l'Angleterre ; on lui promit 200 livres sterling (5,000 fr.) par séance. Alléché par une si belle rétribution, l'étonnant musicien ne comprit plus d'autres chances que celle d'une bonne spéculation, et il se transporta près du jeune fou. Mais à peine celui-ci l'eut-il aperçu, qu'effrayé et irrité par ses traits extraordinaires, il se précipita sur lui, l'assaillit à coups de poing, de pied, et le mordit horriblement au visage. Le malheureux artiste n'eut que le tems de s'enfuir, renonçant cette fois à la fascination de son violon, et maudissant peut-être sa trop grande réputation. On assure que, pendant plusieurs semaines, il dut tenir le lit par suite de cette trop originale incartade.

A ce Numéro est jointe la planche 988.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 fr. — Département 9 fr. 50 c. — Étranger, 10 fr. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.

20. Juillet 1833.

N^o 988.

Modes de Paris.



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N^o. 2^e près le passage de l'Opéra
Chapeau en paille cousue dit paillasson orné de Roses des Alpes de M^{me} Casaubon rue
St Jacques N^o 20. Robe en mousseline imprimée des M^{mes} de M^{me} Delisle rue de Choiseul N^o 15.
Facon de M^{me} Minette rue de Rivoli N^o 34.

Ayuntamiento de Madrid

Messrs. F. & J. Fuller N^o 34 Rathbone Place, London.

v
d
p
v

b
r
r
r
r

qu
m
ne
su
cla
ca
vi
ma
et
pa
rid
leu
for
rai
ton
pie
exc
les

dea
clai
d'u